

Bilora

PERSONNAGES

BILORA

PITARO

MESSIRE ANDRONICO

DINA

TONINO

L'action se passe à Venise.

Scène I

BILORA, *apparaissant*. – Eh bien, jusqu'où ne va pas un amoureux, et où il ne va pas se fourrer ? Même un boulet de canon ne pourrait pas s'y fourrer. Pute d'amour aussi ! Qui m'aurait jamais dit que l'amour m'aurait entraîné avec autant de force et emmené chez des gens que je n'ai jamais vus, et si loin de chez moi ? Que je ne sais même pas où je suis, moi. On dit que l'amour ne peut rien faire ou ne sait rien faire ; mais je vois bien qu'il sait faire et va faire ce qu'il veut.

Moi, (parce que pour une fois je veux parler de moi) moi, je dis que s'il n'y avait pas eu l'amour pour me faire venir voir où se trouve ma chrétienne, je ne serais jamais venu, tout hier, toute cette nuit et toute la matinée, par les bois, les haies et les ronces, que je suis couvert de bleus, et que je n'en peux plus de la vie.

Laissons donc dire, laissons donc aller, parce que l'amour tire plus fort celui qui est amoureux que trois paires de bœufs. Chancre, j'en ai reçu des coups. C'est une méchante affaire, l'amour. Il y en a aussi qui disent que l'amour ne va se fourrer que chez les jeunes, qu'il ne met en chaleur que les jeunes. Mais je vois au contraire qu'il va se fourrer aussi chez les vieux. Et comme ça je crois que si celui-là n'avait pas reçu la

flèche dans le cul, il n'aurait pas emporté ma femme pour qu'elle la lui enlève. Que l'amour lui arrache le cœur, à ce vieux crevard. Que le chancre le mange, cet usurier, lui et celui qui l'a conduit dans mon pays ! Qu'il ne puisse jamais jouir de son argent, n'avoir jamais de bonheur, comme lui m'empêche d'en avoir avec ma femme.

En attendant, par le sang du chancre, je me sens presque mal, je ne suis pas bien. Et moi qui justement allais tirer les barques sur les canaux, de jour et de nuit, un autre m'a tiré ma femme de chez moi, et Dieu sait si je pourrai la revoir un jour. J'aurais mieux fait d'aller tirer chez moi, ça aurait été plus utile.

Ô chancre, je me vois vraiment mal parti. Je meurs de faim, et je n'ai pas de pain, et je n'ai même pas d'argent pour m'en acheter. Si au moins je savais où elle est, où est-ce qu'il l'a emmenée, je la supplierais tant qu'elle me donnerait bien un morceau de pain.

Scène II

Pitaro et Bilora.

PITARO, *apparaissant*. – Ô sang de mes tripes, mais tu es ici, toi ?

BILORA. – Vous voyez, je ne cherchais personne d'autre que vous, Pitaro.

PITARO. – Ben, dis-moi, vite...

BILORA. – Vous n'avez pas entendu dire, l'autre jour, à propos de cette histoire... vous savez ?

PITARO. – Non, que Dieu me vienne en aide si tu ne me le dis pas.

BILORA. – Poh ! vous ne savez rien ! À propos de cette affaire de... de... (aidez-moi à le dire) de messire Androteno, qui m'a enlevé ma femme... De ce vieux, de ce gentilhomme étranger...

PITARO. – Oui, oui, c'est vrai. Eh, chancre, parle doucement, parce qu'il habite à côté, tu vois, qu'il ne t'entende pas. Qui est-ce qui t'a emmené jusqu'ici ?

BILORA. – Je suis venu tout seul, de moi-même. Personne ne m'a emmené ici. Et comme ça il habite à côté ? Où ? (*Il montre la porte d'une maison.*) Cette porte ?

PITARO. – Oui, c'est là. Eh bien, qu'est-ce que tu veux faire ? Lui demander qu'il te la rende ? Ou alors qu'est-ce que tu veux faire ?

BILORA. – Je veux vous dire la vérité, moi. Parce que je n'aime pas me disputer, comme vous savez, moi je me mettrais volontiers d'accord plutôt que de faire un procès ; et comme ça j'accepterai que ce qui est fait est fait, pourvu qu'il me donne un peu d'argent et la femme, vous comprenez ? Parce qu'ici je crois que ça servirait à rien que je fasse le brave. Bien sûr, si nous étions ailleurs, ça se passerait d'une autre façon, mais ici, à Venise, je ne connais personne. Il pourrait me faire noyer dans un canal, et je lui aurais fait gagner ça en plus, moi.

PITARO. – Tu dis bien vrai, tu vois. C'est un homme pas commode. Chancre, vas-y en douceur avec du « Beau messire » par-ci, du « Cher messire » par-là...

BILORA. – Quoi ? Il s'appelle Beaumessire ? On m'avait dit qu'il s'appelait Ardocheno... un drôle de nom.

PITARO. – Non, tu ne me comprends pas. Il s'appelle bien comme tu dis, mais ce n'est pas ça que je te dis, moi. Je te dis de lui faire des compliments, d'y aller en douceur. Donne-lui du « Votre Excellence », du « Paternité Illustrissime »... « Je me recommande à vous, cher messire, rendez-la-moi »... Tu comprends ? Sans faire le brave.

BILORA. – Ah, bien, je comprends. Chancre, alors comme ça il n'est pas commode, eh ? Vraiment ? Mais c'est un pas commode qui frappe, ou qui crie simplement ?

PITARO. – Qui frappe, chancre ! Il te lessive, tu sais !

BILORA. – Mais alors, s'il est comme ça, c'est un méchant type. Donc, comme ça, il cognerait aussi fort que s'il voulait démolir un mur, pas vrai ? Je veux dire sur un homme. Pute de qui l'a chié, mais j'ai dans l'idée que je serais capable de le jeter à terre d'un seul crachat. Alors comme ça il cogne, eh ? Que le chancre le mange, donc. Bon, enseignez-moi un peu maintenant comment je dois faire pour le prendre en douceur, de façon à ce qu'on ne se cogne pas dessus. Vous savez s'il est chez lui ? Ou il n'est encore pas revenu de la Place ?

PITARO. – Non, il n'est pas revenu. Écoute, sang et foudre, je vais t'enseigner un bon moyen !

BILORA. – Vite, dites toujours, et laissez-moi faire.

PITARO. – Écoute, donc ; vas-y, frappe à la porte, la Dina est seule dans la maison ; et ne te montre pas soupçonneux avec elle, appelle-la pour qu'elle descende, et fais comme si l'affaire ne te concernait pas.

BILORA. – Oui, oui, laissez-moi faire.

PITARO. – Et dis-lui : « Petite sœur, dis-moi vite, tu veux revenir à la maison ? Tu m'as pourtant abandonné... » Mais oui, tu sauras bien t'y prendre.

BILORA. – Oui, oui, bref, de bonnes paroles. Mais où voulez-vous que je lui parle : ici, sur le pas de la porte, ou alors j'entre ?

PITARO. – Non, sur le pas de la porte, ici, dehors, chancre, qu'il ne te surprenne pas dans la maison et t'écrase de coups !

BILORA. – Dites, mais vous croyez quoi, vous ? Vous croyez qu'elle rentrera à la maison ?

PITARO. – Je ne sais pas, peut-être que oui. En attendant, elle prend vraiment du bon temps avec lui ; elle n'a plus de soucis ni de fatigue, bien à boire, bien à manger, et bien servie...

BILORA. – Oh, pour être bien servie, Dieu me vienne en aide, je ne crois pas qu'il la serve aussi bien que moi,

parce qu'il y a un certain service qu'il ne peut plus rendre, lui...

PITARO. – Non, ils ont un domestique, chancre, qui les sert tous les deux.

BILORA. – C'est bien ce que je voulais dire. Mais ce n'est pas mieux que j'y aille tout de suite ? Je lui tirerai quelque chose des mains, à la Dina, avant que l'autre ne revienne. Alors comme ça, il n'y a personne dans la maison, sauf la Dina ?

PITARO. – Oui, je te dis. Pute, tu crois que je te mentirais ? Vas-y donc, moi je dois aller là-bas faire une course. À mon retour, je passerai par ici pour voir ce que tu auras fait. Ne reste plus là maintenant, vas-y.

Il le pousse vers la porte d'Andronico.

BILORA. – Allez, de toute façon je vous attends ici, vous voyez. (*Seul.*) Oh, pute de chancre, Dieu sait comment ça va tourner... Mais ça va comme ça veut ! Maintenant, quoi qu'il arrive, je veux frapper à la porte, au risque d'être découpé et mis en rondelles pire qu'un navet. Sûr que si je frappe, c'est peut-être sur moi qu'on pourrait frapper comme sur une couverture ; et à défaut d'autre chose, je risque de récolter... Va donc, chancre, moi, c'est l'amour qui me pousse, et je sens mon cœur, mes boyaux et mes poumons se retourner dans ma panse en faisant un bruit, qu'on dirait un forgeron en train de rechausser un soc. Oui, je resterai désespéré, moi, si je ne frappe pas à cette porte. (*Il se jette sur la porte et frappe quelques coups.*) Eh ! de la maison ! Il n'y a personne ici ? Je dis, il n'y a personne ?...

Scène III

Dina et Bilora.

Dina apparaît à une fenêtre.

DINA. – Qui c'est qui frappe ? Vous êtes un pauvre ? Allez en paix !

BILORA. – Je suis peut-être un pauvre, mais ce n'est pas pour ça que je m'en irai ! Je suis un ami. Ouvrez, c'est moi.

Dans le soir qui tombe, Dina ne reconnaît pas encore Bilora.

DINA. – Qui êtes-vous ? Qui est cet ami ? Messire n'est pas à la maison. Allez donc en paix.

BILORA. – Hé, Dina ! Viens un peu m'ouvrir, c'est moi, que le chancre te mange ! Tu ne m'as pas reconnu, pas vrai, fofolle ?

DINA. – Et moi, je vous dis de vous en aller. Je ne vous connais pas, et messire n'est pas à la maison. Allez à vos affaires, si vous ne voulez pas avoir d'ennuis.

BILORA. – Poh, tu es vraiment une folle furieuse ! Écoute, viens ici, je veux un peu te parler en confidence ; fais un petit effort. C'est bien moi, Dina, je suis Bilora, tu vois ? Je suis ton chrétien.

DINA. – Oh, pauvre de moi ! Écoutez ça ! Mais qu'est-ce que vous êtes venu faire ici ?

BILORA. – Ben, qu'est-ce que tu dis ? Descends un peu, que je te voie.

DINA. – Je viens.

Elle disparaît de la fenêtre.

BILORA. – Je vais voir si je peux lui arracher quelques prunes des mains, quelques petits sous. Peut-être j'aurai de la chance ? Et moi qui commençais à me désespérer !

DINA, *de derrière la porte.* – Vous me battrez, si j'ouvre ?

BILORA. – Pourquoi veux-tu que je te batte ? Je sais bien que tu n'es pas partie de ton plein gré, toi. Viens dehors. Je te jure sur ma foi que je te tiendrai pour douce et pour chère, comme avant.

DINA, *entrouvrant lentement la porte.* – Bonsoir. Mais comment vous avez fait pour venir jusqu'ici ? Comment ça va ? Vous allez bien ?

BILORA. – Bien, moi ; et toi ? Tu as une bonne mine, toi !

DINA. – Que Dieu me vienne en aide, je ne me sens pourtant pas très bien. Si vous voulez savoir la vérité, vivre avec ce vieux m'étouffe à moitié, moi !

BILORA. – Je le crois bien, il ne peut plus bouger. Et puis les jeunes avec les vieux, ça ne s'entend pas. On s'entendait, toi et moi.

DINA. – Poh, il est à moitié malade, il tousse toute la nuit comme une brebis pourrie. Il ne dort jamais, il est tout le temps serré contre moi, il me bécote, et il croit certainement que je les désire vraiment, ses baisers. Que Dieu me vienne en aide, je ne voudrais plus le voir, tant il me rend malheureuse.

BILORA. – Pouah ! Il a une haleine plus puante qu'un tas de fumier, il sent le mort à mille lieues, et il a tellement de saletés au cul... Il faut bien que ça lui sorte par l'autre côté, pas vrai ?

DINA. – La fièvre vous mange, vous ne dites que des cochonneries.

BILORA. – Ben, je dis, moi... Vrai, je dis, moi, tu ne veux pas rentrer à la maison ? Ou alors tu veux me laisser et rester ici avec ce vieux ?

DINA. – Moi, je voudrais bien revenir, mais c'est lui qui ne veut pas. Je crois qu'il ne voudra pas que je rentre. Si vous voyiez les caresses qu'il me fait, sur mon âme, vous ne trouveriez pas la paix. Par la fièvre, il m'aime vraiment. Je prends vraiment du bon temps avec lui, moi.

BILORA. – Mais qu'est-ce que tu as à me raconter que lui ne veut pas ? Chancre, tu vas me mettre en colère. Même si lui ne veut pas, tu ne veux pas, toi ? Tu me ferais jurer par tous les saints que... Eh, dis quelque chose, réponds !

DINA. – Je ne sais pas, moi, par ma foi : je voudrais et je ne voudrais pas.